

## Colette en ses jardins

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2025, les œuvres de Colette sont dans le domaine public. En voici deux extraits, dont le premier, tiré du roman autobiographique « Sido » (1929), est un magnifique portrait de femme sur fond de vent.

Dans le second texte, Colette réussit à saisir dans une prose poétique les mystères de la vie végétale observée à Paris, en Italie ou à Marrakech. Avec certains textes des *Vrilles de la vigne* et de *Pour un herbier*, ce sont sans doute les plus belles lignes que Colette consacra aux jardins.

[...] Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés... Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige des greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les oreilles des chattes... La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée, tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante... Avertie par ses antennes, ma mère s'avavançait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

— La bourrasque d'Ouest ! Cours ! Ferme les lucarnes du grenier ! La porte de la remise aux voitures ! Et la fenêtre de la chambre du fond !

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si du fond de la mêlée blanche et bleu noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'Ouest et de Février, comblaient tous deux un des abîmes du ciel... Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde.

Mais dans le pire du fracas, ma mère, l'œil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptant les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains même de l'Ouest rué sur notre jardin...

Colette (1873-1954), *Sido*, chapitre I\*



Pierre Laprade (François Pierre Coffinhal Laprade dit), *Femme dans un jardin*

Colette collabora très fréquemment avec la galerie Charpentier, située 76 rue du Faubourg-Saint-Honoré à Paris et reprise à partir de 1941 par Raymond Nacenta. Il y avait chaque année des expositions d'artistes contemporains et des ventes aux enchères. Colette préfaça plusieurs catalogues ou rédigea des textes illustrés et édités par la Galerie. Voici un extrait de *Flore et Pomone* inspiré par des aquarelles du peintre Pierre Laprade (1875-1931)\*\*.

### **Le végétal n'est pas un règne muet**

[...] Le végétal n'est pas un règne muet, encore que le son de son activité ne nous parvienne que par chance et exception, comme une récompense subtile accordée soit à notre vigilance, soit à une de ces paresseuses qui valent, par leur fruit, autant que l'observation.

Au long du Cours la Reine, j'aimais visiter les expositions florales, qui jalonnaient si fidèlement l'année. L'azalée venait d'abord, puis l'iris et les hortensias, les orchidées, pour finir par les chrysanthèmes. Je me souviens d'une extraordinaire prodigalité d'iris, en mai... Mille et mille iris, un massif d'azur avoisinant un massif jaune, un violet velouté confronté à un mauve très pâle, iris noirs couleur de toile d'araignée, iris blancs qui fleurent l'iris, iris bleus comme l'orage nocturne et iris du Japon à larges langues... Il y avait aussi les tigridias et leurs oripeaux de saltimbanques magnifiques... Mille et mille iris, occupés de naître et de mourir ponctuellement, sans cesse, de mêler leur parfum à une fétidité d'engrais mystérieux...

Pour bruyant qu'était notre Paris autrefois, il eut toujours ses moments imprévus d'apaisement, Cours la Reine, entre une heure et une heure et demie, les derniers camions ayant gagné leurs réfectoires, les amateurs de fleurs et de silence pouvaient goûter une trêve étrange, une solitude où les fleurs semblaient se remettre de la curiosité humaine. La chaleur filtrée par le plafond de toile, l'absence de toute brise, le poids somnifère d'un air chargé d'odeur et d'humidité, sont des biens dont Paris est d'habitude avare. Par milliers les iris semblaient couvrir fiévreusement l'été. La paix régnait mais non le silence, que troublait un bruit insistant et léger, plus fin que le grignotement d'une magnanerie, un bruit de soie égratignée... Le bruit d'élytre qui s'entrouvre, le bruit de patte délicate d'insecte, le bruit de feuille morte dansant, c'étaient les iris, dans la lumière propice et tamisée, desserrant la membrane sèche roulée à la base de leur calice, les iris qui éclosaient par milliers.

Crissement d'une existence et d'une exigence bien réelles, coup de force du bouton, saccades d'érection d'une tige exsangue à qui l'on vient de rendre son aliment liquide, avidité des tiges aqueuses telles que la jacinthe, la tulipe, le narcisse, croissance fantastique du champignon qui monte en brandissant sur sa tête ronde la feuille qui l'a vu naître, tels sont les spectacles et les musiques pour lesquels le respect m'est venu, à mesure que s'aggravait ma curiosité. Est-ce à dire que je ménage, par scrupule et attendrissement, la sensibilité, la souffrance des végétaux, que je regarde à trancher la fibre, abattre la tête, tarir la sève ? Non. Aimer davantage n'entraîne pas à une plus grande pitié.

Tous, nous tressaillons lorsqu'une rose, en se défaisant dans une chambre tiède, abandonne un de ses pétales en conque, l'envoie voguer, reflété, sur un marbre lisse. Le son de sa chute, très bas, distinct, est comme une syllabe du silence et suffit à émouvoir un poète. La pivoine se défleurit d'un coup, délire au pied du vase une roue de pétales. Mais je n'ai pas de goût pour les spectacles et les symboles d'une gracieuse mort. Parlez-moi au contraire du soupir victorieux des iris en travail, de l'arum qui grince en déroulant son cornet, du gros pavot écarlate qui force ses sépales verts un peu poilus avec un petit « cloc », puis se hâte d'étirer sa soie rouge sous la poussée de la capsule porte-graines, chevelure d'étamines bleues ! Le fuchsia non plus n'est pas muet. Son bouton rougeaud ne divise pas ses quatre contrevents, ne les relève pas en cornes de pagode sans un léger claquement de lèvres, après quoi il libère, blanc, rose ou violet, son charmant jupon froissé... Devant lui, devant l'ipomée, comment ne pas évoquer d'autres naissances, le grand fracas insaisissable de la chrysalide rompue, l'aile humide et ployée, la première patte qui tâte un monde inconnu, l'œil féérique dont les facettes reçoivent le choc de la première image terrestre ? ... Je reste froide à l'agonie des corolles. Mais le début d'une carrière de fleur m'exalte, et le

commencement d'une longévité de lépidoptère. Qu'est la majesté de ce qui finit, auprès des départs titubants, des désordres de l'aurore ? [...]

Colette, *Flore et Pomone*.



Pierre Laprade, *Les jardins Boboli à Florence*, 1906, dessin, MNAM-Cci.

#### Notes

\* Pour comparaison, deux poèmes du Japonais Matsuo Bashō, (*Haïkus*) :

Première neige.

Un flocon est juste assez lourd  
pour incliner la feuille du glaïeul.

Et aussi :

Le vent d'hiver souffle.

Les yeux des chats  
clignent.

\*\* <https://www.amisdecolette.fr>

<https://www.larock-granoff.fr/pierre-laprade>

Pour retrouver le jardin de Sido, allez visiter la *Maison de Colette*, 10 Rue Colette, 89520 Saint-Sauveur-en-Puisaye.

<http://www.maisondecolette.fr/>



Mon bouquet de Puisaye, c'est du jonc grainé, de grands butomes à fleurs roses plantés tout droits dans l'eau sur leur reflet inversé ; l'alise et la corne et la nèfle, roussottes que le soleil ne mûrit pas mais que novembre attendrit ; c'est la châtaigne d'eau à quatre cornes, sa farine à goût de lentille et de tanche ; c'est la bruyère rouge, rose et blanche, qui croît dans une terre aussi légère que la cendre du bouleau.

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

